

d'hui moins nécessaires) ; l'espèce de guerre qu'exerçaient maintenant les croisés demandait encore bien plus cette double faculté. Qu'on se figure les abords de Damas, comme nous les avons dépeints plus haut, c'est-à-dire une multitude de petits sentiers coupés de haies, de murs, de tours, de fossés, formant un labyrinthe inextricable ; et, engagés là-dedans, des guerriers isolés, ne pouvant agir qu'individuellement ; devant s'attendre à des pièges de toute sorte, exposés tantôt à des attaques à main armée, tantôt à des embuscades, recevant des projectiles du haut des tourelles, ou de dessus les murs ou de derrière les arbres, sans pouvoir deviner d'où le coup part, et encore moins s'en venger : et l'on aura une idée des difficultés qui attendaient ces braves et infortunés soldats de la croix. Si l'on y ajoute le chaleur du soleil, la faim, la maladie, le découragement, fruit de la discorde, on comprendra sans peine quel mérite avaient ces nobles paladins qui, sans espoir de profit, sans perspective de gloire, allaient, là, exposer leur vie.

Parmi tous, nous l'avons dit, Raoul en avait observé un qui, sans s'approcher jamais de lui, agissait cependant dans son rayon, et paraissait obéir, quoique de loin, à son impulsion. Témoin de sa bravoure sage et mesurée, il s'était plus d'une fois informé de son nom, et personne n'avait su le lui dire. Ces *incognito* prolongés qui seraient aujourd'hui impossibles, étaient alors très communs et très faciles, à raison de la grande liberté individuelle, et, aussi, à cause de cette sorte d'armure, qui était, pour le guerrier, une vraie prison portative. Enveloppé sous son étui de métal, le chevalier inconnu exerçait sans éclat sa belliqueuse ardeur. Si une tourelle était tombée sous l'incendie allumé par sa torche, si un ou plusieurs Sarrasins avaient mordu la poussière sous sa lance ou son épée, satisfait d'avoir rempli son devoir, il disparaissait de la foule, sans s'inquiéter de savoir si quelqu'un avait remarqué son haut fait, si un mot d'éloge, si un rayon de gloire viendrait payer son courage. Il n'avait point de tente, à lui, point d'asile connu. Ordinairement il dormait à l'abri du parapet qui bordait le camp. Si quelquefois le temps trop mauvais ne lui permettait point de coucher à la belle étoile, il allait demander un coin de tente, à quelque frère d'armes. Beaucoup le connaissaient, plusieurs l'avaient remarqué, personne ne savait son nom. N'ayant de part à aucune distribution officielle, il devait plus que tout autre éprouver de la difficulté à se nourrir. Aussi, l'avait-on vu une fois disputer aux chiens les restes d'un cheval mort. Une autre fois, on l'avait vu tombant d'inanition ; ce qui ne l'avait pas empêché de s'élancer au son de la trompette, et de faire des prodiges de valeur.

Ce courage patient, cette vertu solitaire charmaient Raoul, qui aimait le beau sous toutes ses formes, et excitaient en lui un vif désir de connaître ce vaillant guerrier. Le hasard servit enfin ses vœux. Un soir, dans l'attaque d'une tour, il le vit tenir tête à trois Sarrasins, se battre bravement, en tuer un et pour-

suivre les autres, Mais, s'étant embarrassé dans une haie, il tomba, et ses ennemis allaient se précipiter sur lui, quand Raoul, qui se trouvait à proximité, accourut à son secours, et fut assez heureux pour le dégager. Profitant alors de l'occasion, il chercha à lever le mystère.

— Je remercie Dieu, chevalier, de m'avoir mis à même de vous être utile. J'aurais fort regretté la perte du plus vaillant homme de l'armée.

— Et moi, à mon tour, répondit le guerrier, je vous remercie de m'avoir secouru dans ma détresse. Mes vieilles jambes m'ont fait défaut. On se persuade difficilement qu'on n'est plus jeune. Et l'âge ajoute à tous ses autres méfaits, celui de se méconnaître lui-même.

— C'est une oeuvre ingrate que celle que nous faisons. Si ce n'était le motif qui nous anime, il y aurait de quoi nous décourager.

— L'esprit de Dieu crée cette entreprise ; l'esprit de l'homme la gâte. C'est la loi.

— Pour qui êtes-vous, guerrier ? Est-ce Archambaud de Bourbon, le comte de Nevers, Thierry de Flandre ou tout autre prétendant qui a votre suffrage ?

— Je suis pour Jésus-Christ. C'est pour son honneur que je suis venu et que je combats, et non pour faire les affaires d'un simple mortel. D'ailleurs, je n'ai pas de suffrage à donner. Mon lot est de vivre solitaire et de mourir inconnu : je n'en demande point de meilleur.

— Oui, j'ai remarqué que vous aimez à vivre en dehors de la société de vos frères.

— Pardon, jeune homme ; j'aime à combattre au milieu d'eux. Là, nous avons un but commun, un devoir commun, un drapeau commun : je m'y rends avec joie. Mais une fois le combat fini, le croisé s'en va, l'homme reparait. Dès lors, je me retire à l'écart, pour ne point prendre part à leurs discordes ou à leurs stériles débats.

— A quel drapeau appartenez-vous ?

— A celui de Jésus-Christ, vous dis-je.

— Mais, outre cela, n'êtes-vous pas attaché à la suite d'aucun de ces nobles barons ?

— D'aucun. Ma place aurait pu être marquée au milieu d'eux ; j'aurais dû compter de nombreuses lances sous mes ordres ; et je suis seul, pauvre et inconnu, dédaignant la faveur, n'ambitionnant qu'un suffrage : celui du Maître du ciel et de la terre.

A mesure que le chevalier avançait dans son discours, le sire de Louville sentait croître son admiration pour cette mâle et austère vertu, qui ne cherchait qu'en elle-même sa récompense. Il ne se rendait pas compte de l'impression que faisait sur lui cette voix, quoique voilée par l'effet de la visière que l'inconnu ne levait pas. La curiosité le pressait de pousser plus loin ses investigations, quand il vit le guerrier faire un mouvement pour s'éloigner.

— Je regrette, lui dit-il, que vous ne jugiez pas à propos de me dire votre nom. Il m'eût été agréable de savoir à qui rattacher l'estime que vous m'inspirez.